

Martin Désilets, *Entre des fragments de choses, d'espace et de temps*, Commissaire : Patrice Loubier, Maison des Arts de Laval, du 25 février au 6 mai 2012

Sylvain Campeau

Numéro 92, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67429ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (imprimé)

1923-8932 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

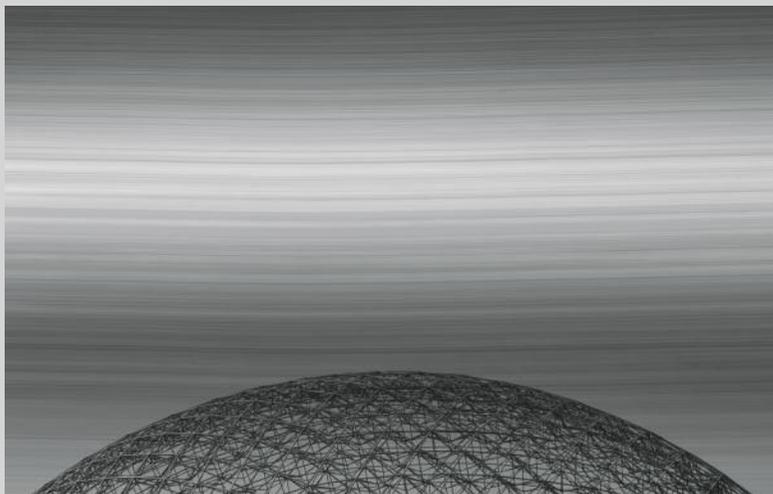
Campeau, S. (2012). Compte rendu de [Martin Désilets, *Entre des fragments de choses, d'espace et de temps*, Commissaire : Patrice Loubier, Maison des Arts de Laval, du 25 février au 6 mai 2012]. *Ciel variable*, (92), 85–85.

les images de Galland nous permettent d'imaginer la vie en périphérie des lieux représentés et les gens qui les fréquentent. En usant d'un point de vue photographique plutôt neutre, il utilise l'image comme témoin d'une réalité et comme point de départ d'une réflexion plutôt que comme une finalité.

Anecdote et territoire, ces deux thèmes sont donc exploités de façon bien différente, mais complémentaire dans les expositions de Jon Rafman et d'Emmanuel Galland. Leurs travaux proposent une réflexion sur l'esthétique populaire et l'appropriation, tout en interpellant le visiteur par leur côté anecdotique. À la fois témoins d'une

réalité actuelle et archive d'un présent indéniablement appelé à changer, leurs images opèrent une sorte de distanciation avec l'actualité. Dans une société où le technologique et l'esthétique sont continuellement en mouvance, elles représentent déjà la documentation d'une réalité passée.

Catherine Lebel Ouellet complète actuellement une maîtrise en histoire de l'art à l'Université Laval. Elle publiera sous peu un texte dans Les Cahiers de la galerie, publication de la galerie des arts visuels de l'Université Laval. Ses recherches actuelles portent sur le land art et sa relation au territoire.



Latences et crépuscules #3, 2011-2012, peinture et photographie, acrylique et impression jet d'encre archive sur papier chiffon, 50 x 66 cm

Martin Désilets

Entre des fragments de choses, d'espace et de temps

Commissaire : Patrice Loubier
Maison des Arts de Laval
Du 25 février au 6 mai 2012

La rencontre de la peinture et de la photographie ne semble pas avoir donné d'œuvres marquantes dans l'histoire de cette dernière, même récente. En fait, il fut un temps où la peinture contribuait à l'impression de réel de l'image (ou plutôt dans l'image) grâce à des rehauts de couleurs couchés à même la surface de l'épreuve. Force est toutefois d'avouer que Martin Désilets a réussi là où plusieurs ont échoué. On pourrait croire, et cela serait vrai, que le tout tient au fait d'avoir utilisé la photographie non pour ce qu'elle est dans son rendu final, mais pour ce qu'elle fait aux spectacles naturels et urbains qu'elle rencontre, aux scènes qui se proposent à elle et qu'elle reproduit avec les moyens qui lui sont propres.

Il y a certes de cela dans la pratique de Martin Désilets. Qu'on s'en convainque en étudiant de près ses *Élégies*. Ces images, aux apparences de gravures et de grattages ou striures colorés, sont en fait des photographies prises à l'île Notre-Dame sur le circuit Gilles-Villeneuve. Elles montrent des résidus de gomme de pneus sur les murets de protection du circuit. On croirait se retrouver face à des œuvres devant tout au dripping tellement la maculature colorée domine tout. La matière caoutchouteuse s'est évidemment accumulée sur la surface, si bien qu'on s'étonne de ne pas voir cette accumulation dense former relief sur le papier. Pour cette série, Martin Désilets

a donc utilisé la photographie pour traquer ce qui, dans son entourage (il fait du vélo sur le circuit Gilles-Villeneuve!), lui permet de convoquer des pratiques picturales particulières. Il en va de même avec *Les Agglomérations* où une répartition en quadrillages d'images photographiques et d'œuvres faites d'acrylique sur papier entrent dans un ballet de rapports de formes apparentées. Il va même ainsi jusqu'à la découpe d'une carte postale et à l'assemblage en réseaux de plusieurs pour créer des effets de marqueterie et de mosaïque.

Son effort esthétique tend donc, par la peinture, le dessin et la photographie, à la construction de formes connues, parce que usitées dans des constructions

urbaines ou appartenant à une histoire de l'art. Mais la photo sert à traquer et à reproduire ces formes familières dans leurs apparitions fortuites au sein de compositions dépendant de l'angle de vue ou de rencontres inattendues. D'où une oscillation constante, dans cette œuvre, entre construction et fortuité des formes. La série *Fading Icons* ne dit pas autre chose. En celle-ci, les références sont avouées. Dans des œuvres dont les intitulés révèlent une filiation aux Molinari, Malevitch et Mondrian, l'artiste a repeint et réorganisé les formes géométriques de tableaux emblématiques de l'abstraction. Puis, il les a photographiées en effectuant des mouvements de caméra qui brouillent et démultiplient ces formes créées. La photographie saisit et cite, renouvelle et met à distance les antécédents picturaux de l'abstraction et du constructivisme.

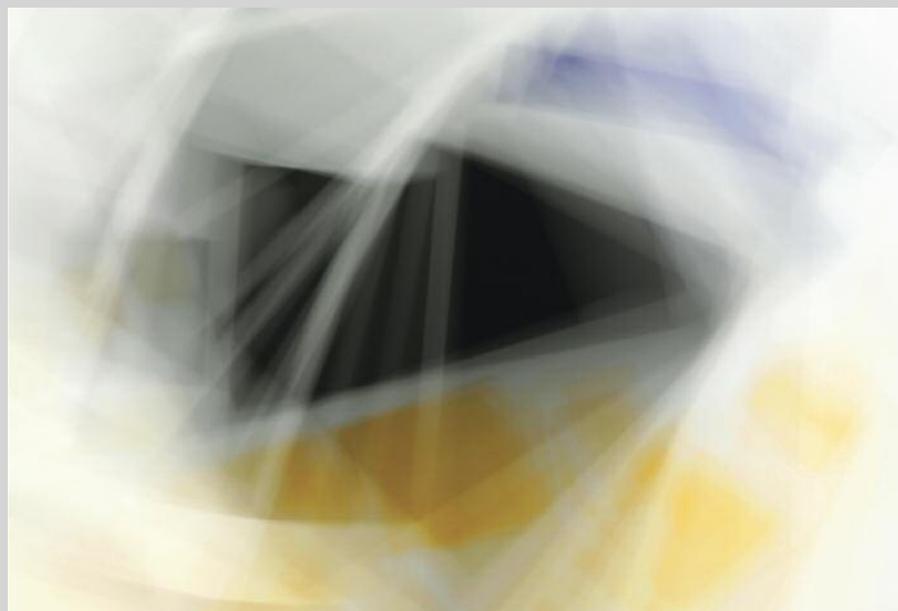
Ces œuvres sont donc les résultats de rencontres inopinées. Cela est évident dans une autre série intitulée *Marquer le territoire — Transformer l'espace*. Certaines images montrent les divers objets qu'utilisent les Montréalais quand vient le moment de se réserver, dans la rue, un espace pour le camion de déménagement, le 1^{er} juillet. Ou bien y apparaissent des coulis de vieilles peintures, restes jetés, des transformations de panneaux de signalisation, d'étranges graffitis accidentels résultant de matières et liquides rejetés.

Jusqu'à-là, la matière peinte n'est pas intervenue directement sur une surface qu'elle aurait partagée avec la photographie. D'ailleurs, les médiums employés se profilent, en quelque sorte, en second

plan. Ce sont les motifs et les formes qui forment le nœud central de cette esthétique, dans leur prédominance et leurs migrations. C'est, d'une certaine manière, leur prégnance, leur insistance, leur part cachée, le soin assidu qu'ils prennent à s'imposer dans notre imaginaire iconographique; tout cela montré dans un élan de traversée qui les fait migrer des références éminentes de l'histoire de la peinture à nos environnements urbains et naturels. Puisque, aussi bien, c'est de là qu'ils provenaient en premier lieu, que ces formes et motifs n'ont été qu'empruntés et saisis là et que Martin Désilets les retourne à leur lieu d'origine.

C'est là que vient se proposer la série dite *Latences et crépuscules*, faite de 15 images, de 50 x 66 cm, réparties dans une grille qui les aligne en trois rangées horizontales de cinq. En celles-ci, la peinture vient, parfois seule, parfois sur la trame d'une image-photo, s'épandre en courants longitudinaux, en ondes dansantes. Ici, les édifices et édicules sont autant de formes architecturales, proposées en avant-plan des matières de lumières tombantes ou régnautes, densifiées à force de peinture.

Sylvain Campeau a collaboré à de nombreuses revues, tant canadiennes qu'européennes (Ciel variable, ETC, Photovision et Papal Alpha). Il a aussi à son actif, en qualité de commissaire, une trentaine d'expositions présentées au Canada et à l'étranger. Il est également l'auteur de l'essai *Chambre obscure* : photographie et installation et de quatre recueils de poésie.



Fading Icons (variations sur « Aéroplane en vol » de Kazimir Malevitch), (détail), 2011, peinture et photographie, impression jet d'encre archive, 2 éléments de 127 x 94 cm